

Quelle communauté pour le nord ?

Mélanie Loisel

Volume 54, numéro 2 (298), hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68095ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Loisel, M. (2013). Quelle communauté pour le nord ? *Liberté*, 54(2), 22–25.

QUELLE COMMUNAUTÉ POUR LE NORD ?

Retour à Fermont, fer de lance du Plan Nord, ville à l'avant-garde du développement minier. L'eldorado nordique se construit-il au détriement d'une communauté déjà bien vivante?

MÉLANIE LOISEL

JE REVIENS DU NORD, les filles. Oubliez ça, Fermont ne sera plus jamais Fermont. Sortez-vous ça de la tête. Ce n'est plus la ville de nos souvenirs, de notre enfance et de notre imaginaire. Ce n'est plus une ville où les enfants jouent dans la rue comme nous l'avons fait si longtemps. Ce n'est plus la ville où nos mères placotaient dans les allées de l'épicerie, où nos pères se saluaient dans le *mur* en arrêtant au bureau de poste, où nos frères passaient leur temps à jouer au hockey et nous à rêver, le nez dans nos *Filles d'aujourd'hui*. Non, ce n'est plus cette petite ville où tout le monde se connaît, où tu peux marcher au milieu de la rue et même sur le terrain du voisin si tu veux. Ce n'est plus la ville où les ados passaient leur veillée dans le *mur* à faire les cent pas entre la tabagie et la piscine pour voir si d'autres amis n'y seraient pas.

Certes, Fermont sera à jamais une petite ville nordique connue pour son *mur*. On a toujours appelé ça le mur, même si ça ressemble plutôt à un long centre d'achat, brun et orange, tout droit sorti des années soixante-dix. On l'a bâti en forme de flèche pour bloquer les vents du nord, mais est-ce que ça changeait vraiment quelque chose pour vous, les

filles? À -50 °C, en plein mois de janvier, je n'y voyais aucune différence! Une chance, tout de même, qu'il était là. Dedans, on trouve le centre commercial, l'école, la mairie, le centre de santé, des logements pour des familles et des chambres de célibataires. Fermont, c'est le mur, même si on ne s'y promène pas en pyjama comme les humoristes se plaisent à le dire à *Tout le monde en parle*. Le mur, c'est Fermont. Mais dans notre temps, la ville n'était pas qu'un centre d'achat. Il y avait les familles, les maisons, le bois, la chasse, et puis toutes les histoires de fous qui nous sont arrivées en motoneige, qu'on se racontait en riant. C'était vivant, Fermont. Pendant près de trente ans, les mêmes familles s'y sont côtoyées quotidiennement. On pouvait dire qui vivait dans quelle maison. On vivait vraiment en communauté.

Sauf que ce n'est plus comme ça. Je vous le dis, les amies, Fermont n'est plus notre Fermont où régnait un esprit de solidarité et d'entraide. Je vous entends déjà me dire que ce n'était pas non plus le paradis sur terre. Je le reconnais. Vivre au cinquante-deuxième parallèle, c'est vraiment loin de la civilisation. Bon, ça évoque rien à personne, mais si je précise que c'est à vingt minutes de la frontière du Labrador, à douze heures de route

de Québec, à trois heures d'avion de Montréal, ça donne sûrement de meilleures indications géographiques et ça montre à quel point c'est creux. Il y a toujours autant de mouches, de pluie, de vent, et de tout ce qui nous énervait dans le temps. Il neige encore au mois de mai, les lacs calent seulement en juin et les rares bouleaux de la montagne Daviault virent au jaune et perdent encore leurs feuilles en moins de deux jours en septembre. Côté météo, ça ne change pas tant que ça, là-haut.

Pourtant, la ville n'est plus ce qu'elle était. Presque du jour au lendemain, la population de la ville a doublé, passant de deux mille cinq cents à cinq mille personnes. Je ne dirai pas *habitants*, parce que ce sont surtout des travailleurs de la construction qui sont rendus là-bas. ArcelorMittal a décidé d'augmenter sa capacité de production à la mine de Mont-Wright et Cliffs a aussi des projets d'agrandissement de sa mine du lac Bloom. Si, comme à moi, ces noms vous semblent étrangers, je peux vous dire que de grosses affaires se sont brassées ces dernières années. Dans notre temps, bien qu'on ait seulement trente ans, la mine de Mont-Wright où nos pères travaillaient appartenait à la minière Québec Cartier. C'était vraiment une propriété

québécoise. La mine a été achetée par la multinationale ArcelorMittal, qui a son siège au Luxembourg et qui vient d'investir 1,2 milliard de dollars pour améliorer ses installations de la Côte-Nord en vue d'extraire vingt-quatre millions de tonnes de fer par année à compter de 2013. Depuis 2009, une deuxième mine de fer a vu le jour là-bas. La compagnie américaine Cliffs Natural Resources a acheté au coût de 4,95 milliards de dollars la mine de Consolidated Thompson au lac Bloom.

Bref, ces deux gros projets, qui figurent dans le désormais Plan Nord, sont venus tout chambouler à Fermont. Certes, on ne sait plus trop ce qu'il adviendra de ce plan depuis l'élection du Parti québécois et même ce qu'il en était sous le règne du Parti libéral, mais une chose est certaine, les minières ont l'œil sur nos ressources. Au moins une dizaine de projets miniers assez bien avancés devraient voir le jour au cours des prochaines années dans le nord du Québec. On veut y exploiter le fer, l'or, les terres rares, les diamants et même l'uranium. C'est un vrai bijou de territoire que le nôtre. Tous ces beaux métaux seront sortis des entrailles de notre terre et envoyés à l'étranger, parce que les Chinois ne veulent rien savoir des produits miniers transformés. Ils veulent les minerais bruts. Un point c'est tout. C'est un haut dirigeant d'une mine qui me l'a dit. Je vous laisse deviner lequel... ArcelorMittal a d'ailleurs mis sur la glace son projet d'agrandir l'usine de bouletage à Port-Cartier, où le minerai concentré de Fermont est transformé en boulettes. Même ces petites boulettes de fer, pas plus grosses qu'un raisin sec, ne trouvent

en profite aussi. Vous le savez comme moi, on se chicane en ville pour les redevances minières. À l'heure actuelle, l'État demande aux minières seize pour cent de leurs profits. Le ministre des Finances vous dirait qu'elles paient aussi des impôts. Donc, les minières sont imposées à hauteur de quarante pour cent, si on veut faire un chiffre rond. Je vous épargne les détails, les filles, parce que je sais que les chiffres vous ennuiant. De toute façon, les chercheurs de l'IRIS, les économistes de la firme Sécor ou les militants de Pour que le Québec ait meilleure mine ne s'entendent pas sur les retombées. Qui dit vrai?

La vérité, c'est que le fameux Plan Nord, appelons-le encore comme ça, est un ramassis de projets miniers dont la plupart auraient vu le jour avec ou sans lui. C'est le cas à Fermont et même à Schefferville, où il y avait déjà des infrastructures. Mais à Fermont, il y avait également une vie communautaire, alors que Schefferville était quasi morte depuis quarante ans. On s'attendait, pendant les années quatre-vingt-dix, à ce que toutes ces villes nordiques ferment définitivement leurs portes et connaissent le même sort que Gagnonville. Personne n'aurait pu croire à la renaissance du Nord. Imaginez : deux mille cinq cents hommes de la construction et travailleurs miniers vivent maintenant dans notre petite ville. Ça fait du monde à la messe ! Quoiqu'il n'y ait plus de curé depuis un bout. Mais ça, c'est une autre histoire.

Deux mille cinq cents hommes sont donc arrivés en ville cette année. Bon, les féministes, il y a bien quelques femmes dans le

ça vire une ville à l'envers. Fermont est devenue, en quelque sorte, un gros camp de travailleurs. On y a installé des dizaines de dortoirs. On a aussi bâti de nouvelles rues, de nouvelles maisons, et un nouvel immeuble a été construit à l'entrée de la ville. On y loge les travailleurs *fly-in fly-out* que tous les Fermontois appellent les *fyfos*. Ce n'est peut-être pas très gentil comme sobriquet, sauf que pour les Fermontois, ces travailleurs profitent de tout sans rien payer. Ils viennent travailler à Fermont pendant quatorze jours, à gros salaire, ils sont logés et nourris, puis ils repartent deux semaines chez eux à Matane, Val-d'Or, Alma ou même Montréal. C'est dans ces villes qu'ils paient leurs taxes municipales et dépensent leur argent. Ils profitent pourtant de tous les services à Fermont. Ils utilisent l'eau, les routes et vont même se faire soigner au Centre de santé. Résultat : les Fermontois doivent attendre des mois avant de voir un médecin, faire la file à la banque, chercher un stationnement lorsqu'ils se rendent au mur et se dépêcher de faire l'épicerie avant que les tablettes ne soient vides. Lorsque vous arrivez au mur, il y a des hommes partout. Je dois dire que c'est plutôt intimidant. Vous le savez comme moi, les filles, on n'a jamais eu peur de se promener à Fermont. Les femmes me disent maintenant qu'elles se sentent mal à l'aise et qu'elles ne laissent plus leurs enfants seuls. Il y trop d'hommes, trop d'étrangers, elles n'ont plus envie de sortir.

En plus, ces hommes s'accrochent le plus souvent les pieds au bar. Normal. Ils travaillent dix heures par jour, pendant des

Tous ces beaux métaux seront sortis des entrailles de notre terre et envoyés à l'étranger, parce que les Chinois ne veulent rien savoir des produits miniers transformés.

pas preneur. Les Chinois veulent seulement le concentré de fer, pour le transformer en acier, puis construire les gratte-ciel de Shanghai. Une vraie manne pour eux !

Cette manne-là, les environnementalistes et les politiciens de gauche martèlent depuis quelques mois qu'il faudrait bien que le Québec

lot, mais elles sont rares. Comprenez-moi bien, beaucoup de femmes travaillent dans les mines, mais il y en a peu dans la nouvelle vague d'arrivants. Il y a surtout des hommes et, j'oserais ajouter, blancs. Ces hommes, il faut les nourrir, les loger et les divertir aussi. Vous comprendrez que tout

semaines, loin de leurs femmes, dorment dans des lits de fortune, dans des chambres mal insonorisées et font plus de cent mille dollars par année. La seule chose qui reste à faire en fin de journée est de prendre une bière. Et ce n'est un secret pour personne, les danseuses du bar font la piasse. Environ

trois mille dollars par semaine, ça donne une idée. Bien sûr, ce mode de vie cause des problèmes de consommation d'alcool, de drogue et de dépendance au jeu. Il y a des tromperies, des séparations et des suicides. C'est la vie du Nord. C'est la vie de chantier, comme diraient nos pères. Comme quoi, plus ça change, plus c'est pareil. Baie-James, Manic, Plan Nord, même réalité. Sauf qu'avoir un chantier en pleine ville comme à Fermont, ce n'est pas comme en plein bois. Tout se passe au vu et au su de tous !

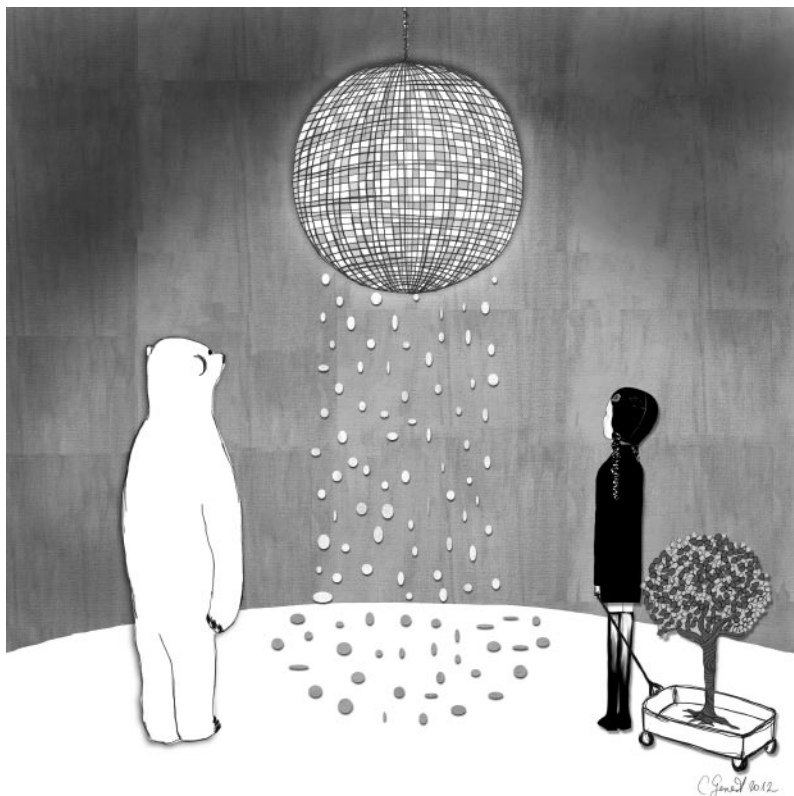
Vous savez, les filles, j'ai croisé un de nos amis d'enfance lorsque je suis retournée à Fermont. Ça me faisait tout drôle de le revoir après toutes ces années. Il est devenu un *fyfo*. On est allés prendre une grosse bière comme dans le temps. Il me disait qu'il ne pourrait plus vivre à Fermont. Qu'il était là pour l'argent. Rien que l'argent. En même temps, il reconnaissait que le *fly-in fly-out* avait tué l'âme de notre ville. Les nouveaux travailleurs n'ont aucun attachement à cette communauté. Leurs familles n'y sont pas, alors ils ne s'impliquent pas. C'est difficile maintenant de trouver des entraîneurs de hockey. La Ville peine aussi à recruter des sauveteurs à la piscine. Le club de curling, celui de motoneige et les Mooses ont cessé leurs activités. Il n'y a plus personne qui

veut faire du bénévolat. Il n'y a plus d'histoires, comme dans le temps, à se raconter à Fermont : on travaille, on fait de l'argent et on ne parle que d'argent. Une roulotte bien ordinaire, dans le parc des maisons mobiles, se vend maintenant cent quarante mille dollars. Certains achètent même nos petites maisons en bois à plus de deux cent mille dollars. Les restaurants et les rares commerces augmentent leur prix. Des sous-traitants, qui préparaient des repas pour les travailleurs à la mine, ont déjà demandé soixante-dix dollars pour un club sandwich avec une liqueur !

C'est l'ère de la démesure. On s'achète des camionnettes de l'année, des motoneiges plus performantes et l'on se paie des voyages à Cuba pour réussir à passer à travers l'hiver. Il n'y a pas que les Chinois qui profitent de la manne du Nord. Personne là-bas n'est contre le Plan Nord. L'argent est le nerf de la guerre. Les Fermontois, comme les *fyfos*, en font beaucoup. Mais à quel prix ? Au prix de voir le tissu social s'effriter. Au prix de voir la communauté se désagréger à petit feu. Bien sûr, quelques millions du gouvernement vont permettre à la ville de tenir le coup et de s'ajuster aux changements structurels, mais c'est fini l'époque du *Qui prend mari prend pays* ! Les minières vont désormais

n'engager que des travailleurs *fly-in fly-out*. Juste pour vous dire, une compagnie dépense en moyenne mille cinq cents dollars pour un travailleur qui reste douze jours dans le Nord, en plus du billet d'avion et de son salaire. Semble-t-il que ce nouveau mode de travail coûte beaucoup moins cher aux minières : elles n'ont plus à construire de maisons pour loger les travailleurs.

De toute façon, il n'est aucunement question dans le Plan Nord de construire de nouvelles villes. Les minières construiront leurs installations au milieu de nulle part, trimballeront leurs travailleurs et, quand tout sera exploité, elles plieront bagage et partiront. Et même pendant qu'elles y seront, qui sera en mesure d'évaluer ce qui se passe là ? Parce que des projets pourraient prendre forme entre Schefferville et Kuujuaq si le prix des métaux demeure élevé et si un chemin de fer finissait par relier les deux municipalités. Mais est-ce possible d'imaginer que des travailleurs fassent la navette pendant trente ans pour exploiter ces mines de fer, d'or ou de nickel sans virer fous ? Des intervenants en santé et sécurité au travail me disaient que les mineurs qui travaillent au Nunavik ont déjà de sérieux problèmes de sommeil et sont plus susceptibles de faire des dépressions. Il est facile de le croire. En hiver, il n'y



Le fameux Plan Nord est un ramassis de projets miniers dont la plupart auraient vu le jour avec ou sans lui.

a presque pas de soleil dans le Grand Nord québécois. Il fait aussi très froid et ce n'est pas tout le monde qui peut s'habituer à ces conditions climatiques. Si on ajoute le voyage, l'éloignement, les difficultés de communication, le Plan Nord n'est pas nécessairement l'eldorado pour la future génération de travailleurs.

Vous vous souvenez, les filles, lorsque je vous demandais si vous seriez prêtes à vivre cette vie ou à voir vos copains partir pendant deux semaines dans le Nord, alors que vous seriez seules avec vos bébés dans le Sud? Vous vous rappelez ce que vous m'avez répondu? On ne serait pas capable. On ne veut pas vivre ça. On pourrait peut-être vivre à Fermont, parce que c'est une vraie ville, mais jamais on ne pourrait ou voudrait faire du *fly-in fly-out*. C'est vrai que vous êtes devenues un peu plus citadines, mais vous demeurez des filles du Nord. Je me demande donc qui sont ces femmes qui monteront travailler là-haut. Je me demande même qui sont les hommes qui choisiront cette vie. On parle du chantier d'une génération, mais il n'y a pas tant de jeunes que ça. Il y a bien quelques jeunes Fermontois qui y sont retournés après leurs études, et certains jeunes des régions, mais la majorité des travailleurs sont des baby-boomers. Je vous le dis, ce sont surtout d'anciens travailleurs forestiers, de la construction ou des mines, des fois même des retraités, qui retournent faire de l'argent dans le Nord. Les compagnies les réengagent parce qu'ils connaissent bien le milieu, les sites miniers, et qu'elles n'ont pas besoin de les former. Sauf que ça ne donne pas beaucoup d'occasions aux plus jeunes d'acquiescer de l'expérience. Ça ne laisse pas non plus une chance aux immigrants. Ils sont encore rarissimes dans le coin.

Est-ce que vous vous souvenez, les filles, de la blague que l'ancien premier ministre Jean Charest a faite pendant le sommet sur

le Plan Nord au Palais des congrès de Montréal, alors qu'une émeute venait d'éclater à l'extérieur? Il disait qu'il allait donner de l'emploi à ces jeunes qui cognaient à la porte du Palais, et si possible dans le Nord. Pas besoin de vous forcer à rire, il n'y avait rien de drôle là-dedans.

Développer le Nord n'est peut-être pas une mauvaise idée. Je ne sais pas pour vous, mais quand on a grandi là-bas, c'est difficile de s'opposer au développement minier. Il faut bien le reconnaître, on ne serait pas là où on est sans les mines. Grâce aux mines, nos parents nous ont fait instruire et aujourd'hui, nous sommes en mesure de comprendre ce qui se trame là-haut.

J'aimerais que le Plan Nord soit le grand projet de société que l'on vante tant. J'aimerais que ce soit le chantier des générations : la nôtre, celle de nos enfants, et de nos petits-enfants, pourquoi pas. En tout cas, je ne veux surtout pas que ce soit le chantier d'une seule génération et encore moins une génération de chantiers. Quelle est l'urgence d'exploiter nos ressources naturelles, notre plus grande richesse collective? Ne faudrait-il pas les exploiter intelligemment au bénéfice de tous?

Quand je vois ce qui se passe dans le Nord, les filles, j'ai un peu peur. Les Québécois ne sont pas mieux que les Chinois. Ils sont attirés par l'appât du gain et ne cherchent que leur butin. Mais ce n'est pas comme ça que le Nord va se développer. Ce n'est pas de cette façon que notre territoire sera protégé. Certes, le gouvernement promet de protéger certains écosystèmes, des rivières à saumon, des routes de caribous et de grandes zones forestières. Mais là où il y a du potentiel minier, soyez assurées que personne ne se gênera pour couper quelques épinettes rabougries. Si le gouvernement est prêt à investir des millions de dollars, à utiliser l'argent des contribuables pour construire des routes, des chemins

de fer et des installations maritimes, ce n'est sûrement pas uniquement pour permettre aux Québécois de voir la toundra changer de couleur. Ce serait trop beau pour être vrai. Est-ce que vous vous souvenez, les amies, de nos soirées d'hiver, couchées sur le lac gelé, à regarder les aurores boréales? Ah! Que c'était bon de respirer l'air pur et d'écouter le silence!

Grandir dans le Nord a vraiment été une chance unique. C'est vrai qu'on a parfois maugré d'être loin de tout, mais au moins on était ensemble. La richesse du Nord, ce n'est pas seulement le minerai et l'argent. C'est plutôt les liens qui se soudent là-haut. Lors de nos soupers de filles, on rigole toujours en se disant qu'on ne serait pas amies si on ne venait pas de Fermont, parce qu'on est si différentes. Le Nord a soudé notre amitié qui perdure malgré les affres du temps. On est restées loyales. Dans le fond, c'était ça, le Nord. Un paquet de gens venus de partout, sans histoire commune, et qui ont dû se serrer les coudes pour survivre. Avec les années, ils se sont apprivoisés et ont créé un milieu de vie pour leurs enfants. On a été privilégiées de pouvoir en profiter parce que les *fyfos*, eux, ne connaîtront jamais ça. Ils n'auront jamais à donner un coup de main à un compatriote enfoncé dans la neige avec sa motoneige. Ils ne connaîtront que la route entre leur dortoir et la mine. «Ce n'est pas le rôle d'une minière de créer une communauté.» C'est un autre dirigeant de mine qui me l'a dit. Et c'est bien là le drame. Parce que si tout le monde avait la chance de voir la beauté de notre Nord, je suis convaincue qu'on repenserait le Plan autrement. **L**

Mélanie Loisel est journaliste pigiste. Coanimatrice de l'émission *Généraliste* à Radio-Canada de septembre 2011 à juin 2012, elle a signé plusieurs reportages pour divers magazines et journaux.